

Ma vie de félibre fébrile

C'est que, voyez-vous, ma peur de l'éventration a commencé dès la plus petite enfance -quatre ans- lorsque, à la suite d'une coqueluche violente, a surgi dans la partie inguinale droite de mon ventre une boule de boyaux dont il fallut endiguer la poussée au moyen d'un bandage en caoutchouc formé de deux boules –une de chaque côté- reliées par des lanières, elles aussi en caoutchouc, à une ceinture.

Pour attacher ces lanières, il fallait les passer sous le haut de la cuisse. Ainsi, maintenues dans leur loge à l'enveloppe rompue, mes entrailles occupèrent ma conscience plus que de raison à cet âge soi disant d'innocence.

Pour éviter l'hernie étranglée, tout effort, toute poussée m'étaient interdits, ce dont je ne tenais nullement compte. Et à cet âge, je n'avais pas encore pris conscience que mon corps entretenait des accointances secrètes avec les richesses spirituelles propres à ce pays, dont les tripous.

Et lorsque l'accointance me sauta aux yeux, je me suis dit que jamais auparavant quelqu'un n'avait poussé si loin la passion fusionnelle avec le pays d'enfance, au point de faire de son corps le réceptacle expérimental de ce que les ancêtres avaient concocté dans leurs merveilleuses marmites.

Maman, j'ai un tripou au bas du ventre, aurais-je pu m'écrier dans une telle situation et si je devais revivre mon enfance, disons que je la revis maintenant et que je crie : Maman, j'ai un tripou au bas du ventre, que m'aurait-il été répondu ?

Enfin pas encore tripou puisqu'il ne fut recousu que dix ans plus tard, plutôt un pré-tripou qui aura mijoté une décennie dans mon corps, bien plus qu'une nuit dans le four du boulanger, avant de devenir tripou officiel puisque recousu en même temps qu'on permettait à un de mes testicules (mais à gauche cette fois) de regagner son logis.

Ce sont choses sans gravité du corps mais que j'ai vécu grave comme il se dit aujourd'hui, choses à partir desquelles il est même possible de ré-envisager le monde, le monde, le monde c'est derrière la vitre cette étonnante nuit carrée. Après on ne sait plus simplement marcher le plus tard possible. Eh dites ils nous ont pas donné les cartes? Non. Comment on va les reconnaître les passages? Bon allez...(Pleurs) Faut pas pleurer. Où on va?

Là-haut. Ici bas. Là-haut. Ici bas. Va et vient celeste. Yoyo cosmique.

C'est à cet instant que je décide, il se décide en moi de recoudre le pan de tripe non encore étalé. Je recouds d'abord dans ma tête, délicatement, cette sorte de gouffre béant, en pensant que je recouds les Gorges du Verdon pour en finir avec le vertige –comme si le vertige était dans les Gorges et non en moi-.

Pourtant si cela s'appelle des gorges c'est bien que quelque chose a été ou va être avalé ?

Je recouds avec un fil bien plus solide que ma vie fébrile –ma vie de félibre fébrile- plaquant l'une sur l'autre ces deux nouvelles lèvres pour les faire taire, pour ne plus les entendre suppurer leurs plaintes, leur *plaintation* de plaintes comme une chanson douloureuse qui nous échappe à l'infini et nous écharpe aussi –je ne sais plus très bien quel verbe je souhaitais employer, tous les deux en fait à condition qu'ils apparaissent ensemble. La langue est mal faite pour cela, on ne peut pas oralement *palimpsester* les mots comme on veut et si on le tente, plus rien n'est audible. L'entassement est en nous pas dans la langue, nous, sac à mots.

*Je me suis dépouillé de toute arrogance
Le chant est parti loin de moi
Son départ m'a dépouillé de toute arrogance
Mais je n'ai jamais été arrogant
Seulement plus loin que moi dans ma bouche*

*Toujours de l'autre côté de ce que je vais dire
Avant même l'avoir dit*

Est-ce donc ma faute si esprit est l'anagramme de tripes ? Pas de tripous, je le concède. Pour tripous ce serait plutôt *soupir* ou *stroupi-troupis-pistrou-poustri-pourits-stourip-ipotrus-turispo*... Rien que des mots auxquels pour l'instant aucun sens n'a été accroché, des mots vierges en quelque sorte, ouverts à tous les sens possibles et donc à aucun puisque nous allons

refermer cette fausse piste. Il est des tripous aussi qui se jettent.

J'en étais donc à me demander comment j'allais bien pouvoir transférer dans ma langue tout ce savoir faire. Lui faire faire un travail identique à celui des tripous (sur l'air de lui faire faire un travail identique à celui des cailloux, comme dans les routes captives.)

D'abord se concentrer l'étalement du pan de tripe et pour cela se référer à la recette initiale, telle qu'elle est consignée dans une revue touristique sur le Rouergue en date de 1952, dans les termes suivants :

« Prendre un ventre complet de veau et, si possible une panse de mouton.

Découper la panse de veau en rectangles de la grandeur d'une main ; Coudre sur les côtés en laissant une ouverture.

Découper en petits carrés le reste du ventre du veau :

Feuillet, bonet, caillette, ainsi que la panse de mouton.

Ajouter du lard de poitrine non fumé ; couper en dés ; 500gr de collier de porc coupés aussi en dés ; de l'ail ; de fines herbes.

Assaisonner sel, poivre, épices.

Bien mélanger la préparation ; en garnir les poches déjà préparées ; les fermer.

Disposer les « *pétites* » dans un pot en terre avec les pieds de veau et de mouton désossés. Ajouter un léger coulis de tomates, oignons légèrement cloutés de girofle, carottes, bouquet garni. Mouiller au vin blanc. Cuire de préférence au four du boulanger (5h).

Présenter dans le pot de terre avec pommes tournées cuites dans la cuisson ; passer le fond, servir bouillant. »

Jean Berthier Grand Hôtel Moderne Espalion (1952)

L'aiguille pénètre la douce matière, entraînant avec elle la chevelure du fil.

Dans le mouvement vif de la petite vague couturière formatant muettes les nouvelles lèvres afin que le silence prenne chair, que le silence vienne au monde dans ce petit repli de l'univers. Désormais il y a un dehors et un dedans.

Désormais il y a un dehors et un dedans. Un dedans de chair et un dehors de parole. Parfois la parole est au-dedans et la chair se trouve au-dehors.

La peau alors se donne à voir en feuille de papier qui peut se plier sous la pression du dedans. Ou sous la pression du dehors. Et tout à nouveau peut prendre figure.

Philippe Berthaut